

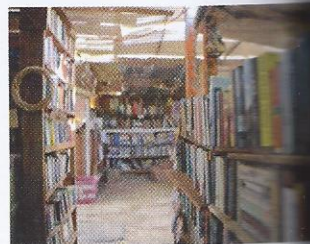
>>> voyage n'était pas une dérive et avait bien un sens et une destination. « Je ne m'identifie pas du tout à la société américaine. Elle tourne autour de ce que vous achetez, combien d'heures vous bossez, de quels objets vous possédez. Elle se concentre sur des trucs faux, hors de la réalité, explique-t-elle. Je suis venue m'installer à Slab City et expérimenter mon propre mode de vie. » Certains ont atterri ici, comme elle, en leur âme et conscience, mais d'autres semblent ne plus se rappeler du voyage. Concentrée sur son ordinateur au cybercafé des « Slabs », Cornelius dénote au milieu des autres habitués déjà bien attaqués, malgré l'heure matinale, par la destructrice méthamphétamine. La « meth », cette drogue de synthèse qui fait des ravages à travers toute l'Amérique profonde, coupe du monde certains résidents de Slab City, marginaux parmi les marginaux. Pour ces quelques junkies à la recherche d'un autre paradis – ou d'un autre enfer –, Slab City sent tristement la fin du voyage. Plus ou moins défoncés, plus ou moins engagés politiquement, les habitants du désert vivent selon des philosophies très différentes, mais une chose les rassemble : ils ne paient pas de loyer pour leur occupation des terres de « *the last free place* » et sont, consciemment ou non, des artisans de la décroissance à l'américaine.

Sortir du dogme de la croissance illimitée, destructeur pour une planète aux ressources limitées. Repenser le rapport au travail, jugé aliénant. Réduire et transformer la consommation et les besoins qui la soutiennent. Trouver des alternatives aux logiques mercantiles. Au pays du capitalisme roi, de la libre entreprise et de la concurrence, les idées de la décroissance sont bel et bien vivantes : il s'agit de repenser les fondements mêmes d'un système économique, politique et social qui, selon ses détracteurs, propose un présent dénué de sens et mène à un futur catastrophique.

En outre, les décroissants américains mettent au goût du jour les préceptes développés il y a plus de cent cinquante ans, dans le Massachusetts, par Henry David Thoreau, chantre de la désobéissance civile et précurseur de l'écologie. « Travaillons-nous toujours à nous procurer davantage, et non parfois à nous contenter de moins ? » demandait le philosophe américain de la Nouvelle-Angleterre au milieu du XIX^e siècle, en pleine révolution industrielle. « Le respectable bourgeois, raille-t-il dans *Walden* ou *La vie dans les bois*, enseignera-t-il ainsi gravement, de précepte et d'exemple, la nécessité pour le jeune homme de se pourvoir, avant de mourir, d'un certain nombre de "caoutchoucs" superflus, et de parapluies, et de vaines chambres d'amis pour de vains amis ? » Dans *Walden*, du nom de l'étang tout proche, Thoreau raconte son expérience de plus de deux ans dans une cabane isolée en forêt. Un mode de vie simple, quasiment autosuffisant, proche de la nature, qu'il compare au quotidien insensé de ses anciens voisins de la petite ville de Concord. Pour les décroissants de l'Amérique d'aujourd'hui, Slab City est une sorte de *Walden* qui ne serait plus vert, mais desséché. Baudrillard n'affirme-t-il pas, dans *Amérique*, que « la grandeur des déserts est qu'ils sont, dans leur sécheresse, le négatif de la surface terrestre et celui de nos humeurs civilisées » ?

La bibliothèque libre du désert

Caveman (« l'homme des cavernes »), grand brun barbu, torse nu sous un long manteau et toujours vêtu d'une jupe, partage en ce moment la vie et le van de Cornelius à Slab City. Ils font partie des rares qui, l'été, restent vivre dans cette fournaise, où les températures atteignent les 50 °C. Toute l'année, ce couple libre gère un lieu surréaliste, emblématique de Slab City : une grande bibliothèque anarchiste, entourée par les dunes. Autour, ils ont créé un monde à leur image. Pas d'eau courante ni d'électricité. Pas de salle de bains, pas de climatiseur, ni de réfrigérateur. Un camping-car à l'arrêt, faisant office de



En ville, les problèmes sont plus compliqués à résoudre qu'un bon coup de pelle sur un serpent à sonnette

Caveman, résident de Slab City



chambre, côtoie un bus scolaire jaune à l'abandon, un four solaire artisanal et une construction de bois et de tôle, coiffée d'un toit où trône la précieuse citerne d'eau. Dans la cuisine, des étagères de fortune, un barbecue rouillé, un évier encombré, des piles de cartons en guise d'assiettes et des boîtes de conserve, où s'accumule la poussière.

Le sable, porté par un vent capricieux, circule par les ouvertures jusqu'à la pièce suivante. Là, au milieu des rayonnages couverts de graffitis, il se dépose sur des centaines de livres. Dans ce joyeux bordel bizarrement classé par genres – et gardé par un berger allemand qui n'a jamais porté de laisse –, des livres de cuisine, des manuels de psychologie et des encyclopédies du monde entier sont rangés aux côtés de romans en français ou en polonais, de dictionnaires et de magazines éprouvés par les rudes conditions du Mojave. Ce capharnaüm n'a finalement d'anarchique que le fonctionnement. « Les gens font comme ils veulent, explique Cornelius. Certains échangent des objets contre un livre, d'autres se servent ou passent en donner cent et ne reviennent jamais. Pareil pour les fringues à disposition. »

